



Alex Vanherveland

Chronique de l'Insulinde

L'enfer des oiseleurs et autres cruautés coutumières

Korniawan a trente-cinq ans. Il dispose des cinq propriétés indispensables à l'honnête homme, suivant la tradition de cette île: une maison, un kriss (poignard recourbé malais) à la ceinture, une motocyclette (jusqu'il y a vingt ans, c'était un cheval ou une mule), une femme et un oiseau en cage. Korniawan est un peu mon mentor. Ils m'éduquent (lui, sa femme, ses enfants, ses voisins) au moins un weekend par mois à la vie paysanne javanaise, parfois avec une patience angélique, souvent avec des rires navrés, quand mon ignorance est trop désespérante ou ma prononciation de l'indonésien trop

maladroite. Tout cela en échange des délices de la ville que je leur amène: chocolat, cuisses de poulet, fruits exotiques (c'est-à-dire pommes, poires ou fraises) et parfois (ne le dites pas à ses voisins, il habite un hameau assez pieux) une petite bouteille de vin. Le voici qui apparaît: « On descend à la mer. Tu viens avec nous chasser le crabe cette nuit sur la barrière de corail? »

Votre serviteur: T'es pas malade? Les coraux, je n'ai déjà pas envie de marcher dessus le jour, tellement ils sont tranchants et les blessures font mal, alors la nuit, non merci.





Korniawan: T'es bête, on va s'amuser, et puis avec tes grosses sandales de rafting, tu ne risques pas grand-chose, mauviette, nous, on y va pieds nus. C'est pas toi qui parlais de faire une soupe de fruits de mer? De toute façon, même si tu ne viens pas, on a besoin de ta lampe de poche pour débusquer les crabes.

Bibi: C'est ça, vous allez pêcher pendant deux heures, et ça va me couter en piles de recharge trois fois le prix qu'on aurait payé les crabes au marché. Pourquoi ne pêches-tu pas à la lampe tempête, comme quand je ne suis pas là?

Korniawan: Parce qu'on n'a plus de kérosène. File-moi trois-mille roups pour en acheter. »

Je me suis finalement laissé convaincre, et nous voilà donc, à deux heures du matin, armés de nasses en osier, de bâtons et de lampes à kérosène, à courir après les crabes sur les coraux: équipée colorée autant que comique. Korniawan et ses potes s'amusent maintenant aussi volontiers des angoisses typiques des Occidentaux que moi-même je raille les frousses javanaises. On se taquine donc. Eux: « Attention, tu glisses, tu te trébuches! Ouuuuuh, la vilaine blessure! Ton sang gicle de partout. » Ou bien: « Je crois que tu as quelques sangsues dans le dos. » À mon tour: « Il y a un spectre ou une sorcière qui grimace dans ton dos. » Ou bien: « Au large, on dirait un tsunami qui vient. »

En fait de pêche miraculeuse, nous n'avons même pas récolté assez de crabes pour faire la sauce d'un kilo de riz. Ce sont des juvéniles (à rejeter à la mer,

si nous étions des pêcheurs soucieux du lendemain) et nous avons de surcroît solidement contribué à détériorer quinze mètres de barrière de corail. C'est une gaminerie irresponsable. Qu'est-ce qui m'arrive, est-ce que je me javanise?

Pas encore tout à fait, puisque je continue à m'insurger contre la manière dont ils traitent les oiseaux (cinquième propriété de l'honnête homme en vertu du précepte énoncé ci-dessus). J'ai dû vous expliquer une fois au moins (au temps de mes chroniques abyssiniennes) pourquoi l'Éthiopie est un paradis pour les ornithologues: comme la tradition chrétienne orthodoxe locale interdit de porter la main sur aucun volatile, les oiseaux se ménagent la distance de fuite la plus minuscule du monde. Il est donc tout à fait possible, sur le plateau abyssin, d'approcher un aigle à cinq mètres, un milan à trois, une aigrette à un mètre, et de voir un tisserin finir votre déjeuner avant même que vous n'ayez quitté la table. Dois-je vous le préciser: les oiseaux de l'Asie orientale sont parvenus, pour ce qui est de la confiance que mérite l'engeance humaine, à une conclusion diamétralement opposée. Même les pigeons gardent ici leurs distances, et je n'ai vu en trois ans qu'une douzaine d'oiseaux intéressants, à la dérobée et à travers mes lunettes d'approche. Je suis passé du paradis des ornithologues à l'enfer des oiseleurs.

En effet, les Indonésiens n'ont aucune pitié pour la vie sauvage. La destination adéquate de tout oiseau, et plus généralement de tout animal sauvage, est soit la cage, soit la casserole. L'attrait si assidu





de la gent humaine pour toutes les formes de chasse, de pêche ou de capture est extraordinaire, au point que je me demande comment il peut encore rester une hirondelle sur ce fil électrique, une anguille pas encore pêchée dans cette rivière, une civette toujours en liberté dans cette bananeraie. Faut-il qu'elle surabonde, la productivité de la nature équatoriale, pour arriver sans cesse à compenser tant bien que mal la soif carnassière des Javanais !

Alors, le gibier se venge. Tout d'abord, en disparaissant, bien sûr. Si bien que pour apercevoir quelques espèces locales, plutôt que de perdre son temps dans les forêts, le plus simple est de visiter un marché aux oiseaux. Chaque ville de quelque importance a le sien. Je déconseille l'expérience aux naturalistes de chez nous: ils risquent sérieusement la crise cardiaque. Certaines échoppes constituent un catalogue assez complet d'espèces en péril. Les volatiles y sont hyperstressés, malades, à moitié asphyxiés: peu survivent au-delà de trois jours. D'ailleurs, ce n'est pas lors de mes balades en montagne que j'ai aperçu le très rare aigle de Java, mais en rendant visite à un compatriote vétérinaire. Il entretenait à cette époque quatre spécimens, confiés par la police qui les avait confisqués à des trafiquants. En effet, personne d'autre que ce docteur belge n'est capable à l'heure actuelle de soigner et de sauver le capricieux rapace, que je n'ai d'ailleurs pu approcher que très progressivement et en me pliant à la rude discipline fauconnière de notre spécialiste. Il reste dans la nature moins de cinquante exemplaires

de l'aigle de Java, et, faute de protection, l'espèce, qui orne pourtant le blason de l'Indonésie, va presque certainement s'éteindre dans la décennie.

Mais la vie sauvage me semble également avoir développé, pour échapper à la cruauté des humains, une technique plus subtile: elle s'éclipse et réapparaît, comme en compensation, sous des formes inouïes, chez les animaux domestiques! Ainsi, les poules indonésiennes sont si hautes sur patte qu'on les croirait croisées avec des serpentaires. La plupart des chiens ont la démarche et la couleur d'un petit d'hyène. Les chats sont tous un peu lynx; les porcs, noirs, poilus et bourrus, ressemblent à nos sangliers. Quant aux veaux, avec leurs longues oreilles et leurs stries blanches, on peut facilement les confondre, à quelque distance, avec des antilopes!

Cette vengeance de la nature faisait, dans la gazette de la semaine passée, l'objet d'un récit aussi terrifiant que moral: sur l'île de Riau, dans le splendide parc naturel, deux bucherons braconniers, occupés à couper de nuit un méréanti géant, ont été attaqués par un tigre qui leur a tranché la gorge séance tenante. Justice expéditive. C'est ce qu'on appelle prendre en main la défense de son écosystème... Vous me direz qu'il eût été plus équitable de condamner, à la place des deux pauvres hères ignorants, le trafiquant chinois qui les payait, mais le tigre ne pouvait pas savoir.

La gent animale est rarement aussi bien équipée pour se défendre. Dans les villages les plus pauvres que je traverse lors de mes balades dominicales, les enfants





n'ont souvent rien pour jouer, même pas un ballon. Alors ils jouent avec les fourmis, les sauterelles, les grenouilles. Les principales intéressées n'apprécient guère. Voici, par exemple, deux garnements qui arrachent leurs antennes à deux fourmis-tigres, puis les enlacent. Folles de douleur, les insectes géants s'entre-déchirent, à la grande joie des canaillous. Plus imaginaire, le spectacle auquel j'ai eu droit une seule fois, sur une plage de Labuanbajo (« la baie des Gitans de mer », sur l'île de Flores): les gamins de l'endroit ont remarqué que telle espèce de mollusque descend invariablement vers la mer quand elle se met en mouvement. Ils construisent donc en sable un circuit aussi tarabiscoté que les parcours pour autos téléguidées des enfants riches, en prenant bien soin que les bords soient trop hauts pour que les crabuscules puissent s'échapper du circuit. Ensuite, ils choisissent chacun un champion, comme dans les courses d'escargot. Quand le champion se lasse, abandonne la partie, s'immobilise et se replie dans son coquillage, l'enfant-sponsor utilise contre la paresse de son mollusque une technique pour le moins originale: il s'en saisit, le porte à sa bouche et le chauffe de son haleine pour l'obliger à ressortir de sa carapace, puis le remet en place. Le premier crabe qui atteint la mer fait gagner à son propriétaire assez de monnaie pour s'acheter une petite friture de soja.

Une autre fois, je me promenais dans le cimetière dit « Jardin au gingembre »: c'est un des rares espaces ouverts et sans trop de bruit à moins de trente kilomètres à la ronde de ma maison dans la

mégapole. Des ados armés de bâton secouent les arbrisseaux pour faire tomber les lézards et les petits iguanes qui s'y cachent. Ils en attrapent un devant moi, d'une belle taille, après l'avoir poursuivi dans les interstices des tombes en s'y mettant à quinze, et déployé force hurlements et gesticulations (qui vous parlait d'endroit calme?). Ils lui lient les pattes et le fourrent dans un sachet. « Pour quoi faire? » s'enquiert votre envoyé spécial. « Pour le vendre à un enfant riche qui jouera avec. »

Je n'ai pas d'iguane chez moi, mais je jouis bien sûr de la compagnie des gekkos (ce minuscule lézard transparent, qui galope sur vos murs si vous habitez les tropiques). Il y en a un qui, appréciant sans doute la légère chaleur que dégage la lampe-veilleuse de ma terrasse, la prend chaque soir pour un banc solaire. À moins que ce ne soit pour avaler les moustiques qui s'en approchent. À la campagne, pour soigner les démangeaisons que donne à la saison des pluies l'eau de la rivière polluée par les alluvions, on capture un gecko, on le hache menu et on boit dans son café l'animal broyé. À votre santé.

Par contre, à mon grand regret, aucun tokè n'a daigné s'installer chez moi. Il s'agit d'un lézard moyen, de quinze centimètres de long environ, vert avec de gros points de rougeole partout, et d'énormes yeux globuleux. La laideur incarnée, donc: la première fois que j'en ai vu un, je le croyais sorti d'un dessin animé. Le tokè joue en Indonésie le rôle irremplaçable du gardien de grenier,





un peu comme la chouette effraie chez nous. Il loge comme elle sous le toit et se manifeste chaque nuit par un cri caractéristique auquel on confère diverses interprétations prémonitoires. Quand il y a, comme ce soir chez Korniwawan, du bruit de conversation sur la terrasse, il montre par l'un ou l'autre interstice du toit le bout de sa gueule de monstre. Voulant s'amuser de moi, Korniwawan suggère: « Donne-lui un mégot, le tokè aime le tabac. » Je tends donc au monstre, au bout d'un fétu de paille (pas téméraire, quand même) le bout de cigarette proposé. Il me l'arrache presque des mains, à la grande joie de l'assistance, puis disparaît. On m'explique alors la croyance populaire: il ne faut pas approcher son doigt du tokè: s'il l'attrape, il ne le lâche pas tant que le bruit du tonnerre ne le fait pas sauter et cela peut durer plusieurs jours, à moins de tuer le lézard, ce qui serait sacrilège, ou de couper le doigt prisonnier.

Il y a bien peu d'espèces protégées par les dieux qui échappent ainsi à la marchandisation par les Indonésiens. En plus, les tabous ne sont pas les mêmes partout, et cela amène nos consommateurs insatiables à assassiner sans vergogne... les animaux-dieux des îles voisines.

Ainsi, les habitants de Flores ne révèrent rien autant que le python, animal tutélaire dont leur île a pris la forme. Malheur à qui l'indispose! « On peut assommer impunément tous les petits serpents, mais celui-ci ne peut être traité que comme un hôte de marque. Non seulement on lui offre des œufs et du riz, mais il n'est pas question de le chasser même s'il entre

dans votre maison: ce sont peut-être vos ancêtres qui reviennent sous cette forme », m'explique une grand-mère villageoise. « Il y a deux mois, nous avons eu des malheurs. Sans doute qu'un étranger, probablement un de ces Javanais qui ne respectent rien aux traditions de notre île, aura tué un python, et que cela a fâché nos mânes. » Gâtés ainsi par les Florésiens, les pythons s'installent volontiers... pour trois ou quatre jours dans une maison, le temps de consommer le meilleur du garde-manger des humains! C'est une compensation spectaculaire, mais bien maigre au regard de ce que font subir au reste de la nature les habitants de ces îles. ■

